

FONDATION EUGÈNE PIOT

ESCULAPE JEUNE

STATUETTE DU MUSÉE DU LOUVRE

PAR

ÉTIENNE MICHON

Extrait des *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

(Deuxième fascicule de 1896)

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1896

151050

MM

ESCULAPE JEUNE

STATUETTE DU MUSÉE DU LOUVRE

La statuette dont le dessin reproduit ci-contre donne une image assez fidèle ne méritait point l'honneur d'une héliogravure¹. Fût-elle entière, son mérite artistique resterait médiocre. L'état incomplet où elle se présente frappe, en outre, l'œil d'une manière peu agréable. Il est donc à croire qu'au milieu même du nombre restreint des objets récemment acquis par le département des antiquités grecques et romaines, parmi lesquels elle est aujourd'hui exposée, peu de visiteurs l'auront remarquée. Lorsque plus tard elle aura pris sa place dans les armoires où est conservée la collection des petits marbres, le curieux qui la découvrira par hasard ne pourra sans doute se garder d'une réflexion ironique. Y avait-il besoin d'ajouter un numéro à la liste déjà trop longue de ces monuments fragmentaires, dont l'intérêt ne se saisit pas à première vue? Les quelques pages qui suivent essaieront de montrer que le Louvre, dans cette acquisition, n'a pas cédé à la manie d'encombrer ses vitrines et que la statuette a, au moins au point de vue archéologique, une réelle valeur.

1. Trouvée à Tanagra. Haut. : 0^m,208 millimètres. Inventaire du Musée, MNC. 1939. Acquis en 1895.

Le marbre, sous l'influence des agents extérieurs et du temps, a pris par endroits l'apparence de l'albâtre. Il comprend la tête, l'épaule droite avec le bras et la plus grande partie de la poitrine d'une figure d'homme jeune, debout, qui s'appuie sur un bâton placé sous l'aisselle. Le bâton, taillé dans le même morceau, a la forme d'une longue branche autour de laquelle s'enroule un serpent, la tête levée vers un œuf que lui tend la main pendante. De la présence de ce seul attribut résulte la



FIG. 1.

dénomination d'Esculape. L'examen, même rapide, en apporte aisément la confirmation. Il suffit de se reporter à une représentation du dieu pour saisir du premier coup la concordance exacte qu'offrent la partie conservée de la statuette avec l'ensemble des surfaces nues¹, les parties manquantes avec celles qu'eût recouvertes la draperie. Un point, en effet, reste commun dans le plus grand nombre des images d'Esculape, dans celles au moins qui nous le montrent, comme la nôtre, debout et desquelles seules nous avons à nous occuper ici. Esculape y apparaît sous des types légèrement différents, suivant que le bâton y est placé à sa droite ou à sa gauche, qu'il est plus ou moins long et que, par suite, ou il s'introduit sous l'épaule, ou il sert de support à la main. La pose en subit quelques variantes. Le vêtement dans l'ensemble n'en est point d'ordinaire affecté.

Il se compose toujours d'un ample manteau dont un pan tombe verticalement sur le côté gauche en couvrant l'épaule², tandis que le reste traverse le dos pour passer sous le bras droit, est ramené ensuite au travers de la poitrine et finit sur ou sous le bras gauche. La ligne que suit le bord supérieur est précisément celle que décrit le contour de notre statuette.

La tête de celle-ci, toutefois, n'étaient ces raisons suffisantes pour

1. Les pieds, il va de soi, ne pouvaient être faits du même morceau.

2. L'épaule gauche, pourtant, est quelquefois nue aussi, mais par exception : *Athenische Mittheilungen*, t. XVII, 1892, pl. III; CAVVADIAS, *Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ Μουσείου*, n° 266.

ne point laisser place au doute, n'amènerait point à songer à Esculape. Les traits habituels d'Esculape sont, à quelques nuances près, ceux de Jupiter. Comme lui, il porte une chevelure et une barbe abondantes. La douceur et la mansuétude de l'expression permettent seules de le distinguer : encore est-il que plus d'une tête isolée, et parmi elles la plus belle de toutes, la tête de Milo conservée au British Museum, a pu prêter à l'hésitation. « Un dieu plein de science et d'expérience, écrit le dernier historien d'Épidaure, vivant toujours parmi les hommes et prenant pour eux de la peine, un immortel qu'on se représente, non pas assis oisivement aux tables joyeuses de l'Olympe, mais apparaissant la nuit au chevet des malades, guérissant et consolant, un dieu foncièrement bon et doux ne devait-il pas se préciser aux imaginations de préférence sous les traits physiques qui expriment le mieux la maturité de l'esprit, la paix sereine du cœur, la science unie à la sagesse, la force calme jointe à la bonté¹ ? » Loin de là, tout dans notre statuette est d'un jeune homme : le visage est encore imberbe ; les cheveux ne forment point ces boucles touffues qui donnent à Esculape quelque chose de la majesté du maître suprême ; divisés par une raie sur le sommet et maintenus par un lien, ils s'étalent en bandeaux plats à peine ondulés sur le devant. Il semblerait plutôt que ce fût un Apollon, et pourtant, malgré la parenté qui les unit, le type d'Esculape ne se rapproche point le plus souvent de celui de son père.

Rares sont notamment les représentations d'Esculape sous des traits juvéniles. Trois statues sont insérées sous ce titre dans le recueil de Clarac. De la première, conservée au palais Mattei², on peut se demander si même elle représente bien Esculape : le serpent qui se dresse devant ses pieds est en effet, avec tout le bas de la statue, de travail moderne. En tout cas, la tête aux longs cheveux frisés, couronnée de laurier, de l'aveu même de Clarac, n'est pas la sienne³. Une seconde,

1. DEFRASSE et LECHAT, *Épidaure*, p. 89.

2. CLARAC, *Musée de sculpture*, t. IV, pl. 552, 4155 C ; MATZ-DUHN, *Antike Bildwerke in Rom*, n° 71.

3. *Ibid.*, p. 8.

découverte à Genzano en 1821 et autrefois dans la collection Vescovali¹, ne vaut guère mieux. L'avant-bras droit et le bâton sont refaits : il semble cependant, d'après l'image, qu'il en subsiste l'amorce sur la plinthe. Mais la tête, qui porte, elle aussi, des boucles tombantes, a été rapportée, et peut-être est-on en droit de garder quelque doute ou sur son antiquité, ou sur son appartenance. Il ne reste donc, parmi les innombrables marbres des collections romaines, qu'un seul exemplaire, au Vatican². Sur celui-ci, le commentaire de M. Helbig³ nous permet d'être précis. Restauré, le bâton autour duquel s'enroule le serpent se justifie par des traces certaines. Il est accompagné, il est vrai, d'un autre attribut, l'omphalos recouvert d'un filet, qui convient mieux à Apollon. La tête, d'autre part, si elle est bien celle du corps dont elle n'a jamais été détachée, n'en présente pas moins un caractère très spécial. Ici, non seulement pas de barbe, mais plus de cheveux longs : de toutes petites boucles. Le type en rappellerait plutôt celui d'Hercule jeune, parenté curieuse à noter, puisque, aussi bien, semble-t-il, que d'un Hercule, Scopas était l'auteur d'un Esculape imberbe. M. Helbig, toutefois, y reconnaît plutôt encore des traits individuels, qui font songer à un portrait ; et, de fait, c'est sous le nom de portrait d'un médecin, et vraisemblablement d'Antonius Musa, qui, pour avoir guéri l'empereur Auguste s'était vu honorer d'une statue de bronze, que le décrit son catalogue du musée Chiaramonti. La présence d'une tête imberbe s'expliquerait alors tout naturellement par l'intention de l'artiste de figurer dans l'attitude du dieu de la médecine un médecin illustre de son temps.

Il s'en faut donc que, même pour cette dernière, nous puissions y voir réellement et en toute certitude un exemplaire dérivé, sans influence de circonstances particulières, d'un véritable type d'Esculape imberbe. La même critique s'adresse à deux marbres plus récemment découverts et provenant l'un et l'autre des fouilles de MM. Smith et Porcher

1. *Ibid.*, p. 3, pl. 545, 1145.

2. *Ibid.*, pl. 549, 1159.

3. *Führer d. d. ö. Sammlungen kl. Alterthümer i. Rom*, I, n° 6.

à Cyrène, l'un conservé au musée d'Édimbourg¹, l'autre au British Museum, assez semblables d'ailleurs entre eux pour que le raisonnement à l'égard de ce dernier s'applique à l'autre. L'aspect général est bien celui d'un Esculape : debout, de face, chaussé de sandales, la moitié inférieure du corps drapée dans un manteau dont un pan repasse sur l'épaule, le bras droit appuyé sur la hanche, le dieu avait la main gauche posée sur le bâton autour duquel s'enroule le serpent, attribut d'Esculape. MM. Smith et Porcher néanmoins le dénommèrent Aristée²; M. Newton, dans le catalogue des sculptures gréco-romaines du musée, lui garda le même nom³; et voici que, malgré l'ingénieux plaidoyer de M. Cecil Wroth en faveur d'un Esculape jeune⁴, un détail, dont la présence, méconnue par tous les éditeurs antérieurs, n'a pu échapper à l'attention de M. Furtwängler⁵, vient justifier leur attribution. « La chevelure, écrit M. Wroth, est ondulée et soigneusement disposée, mais ne tombe pas plus bas que le cou : autour de la tête règne une bande plate que surmontait une sorte de couronne ou de coiffure verticale⁶. » Il a suffi de cet indice à M. Furtwängler pour reconnaître et s'assurer qu'existait en effet sur le marbre une couronne murale. Dès lors, nul doute. Aristée, protecteur de Cyrène, fils de la nymphe locale, a seul droit à cet emblème. Il se peut donc que, pour l'ensemble, la statue se rattache, ainsi que le veut M. Furtwängler, à une œuvre originale de l'école polyclétéenne, créée tout au début du iv^e siècle d'après un type d'Esculape de l'art attique du v^e; au point de vue spécial qui nous occupe, le caractère juvénile et imberbe, l'œuvre perd de son importance de témoin. S'il emprunte en effet à certains détails de sa légende son aspect de divinité médicale secondaire et par suite sa ressemblance esculapienne, Aristée, il n'est pas douteux,

1. MICHAELIS, *Journal of hell. studies*, t. V, 1884, p. 157, n° 1.

2. *History of discoveries at Cyrene*, p. 103, n° 74.

3. *Guide to the græco-roman sculptures*, part. II, p. 48, n° 114.

4. *Journal of hell. studies*, t. IV, 1883, p. 46 et suiv., avec une phototypie. La statue d'Édimbourg est aussi signalée par M. Michaëlis comme un Esculape.

5. *Meisterwerke d. griechischen Plastik*, p. 489-490.

6. *Ouvr. cité*, p. 46.

tient du dieu qui est son père à Cyrène, d'Apollon, la jeunesse de ses traits ; et c'est ce que vient encore témoigner la présence près du pied gauche de la statue, — présence déjà notée dans le marbre du Vatican, — d'un objet conique dont M. Wroth, malgré son désir de n'y voir qu'un support, proclame la ressemblance avec l'omphalos¹.

Le même caractère de génie local appartient, à plus forte raison, à une statuette de la collection Janzé au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale, ainsi décrite par les auteurs du catalogue des bronzes : « Il est imberbe, avec les cheveux courts, la tête surmontée d'une couronne murale crénelée et flanquée de cinq tours. Il a pour tout vêtement une chlamyde, qui, laissant le torse à nu, enveloppe les jambes et est rejetée sur l'épaule et le bras gauches. La jambe gauche est légèrement infléchie. Il appuie la main droite sur sa hanche ; la main gauche a disparu². » Une pierre gravée, d'une similitude, nous dit-on, absolue, autoriserait à la rétablir appuyée sur un bâton avec un serpent enroulé et en ferait ainsi une copie du même type d'Esculape auquel M. Furtwängler rapporte les statues de Cyrène³. Mais, selon MM. Babelon et Blanchet, cette même main gauche aurait plutôt tenu une corne d'abondance, et d'autres exemples de génies de villes portant cet attribut rendent le doute au moins possible.

Il faudrait enfin, d'après M. Furtwängler⁴, voir aussi un Esculape jeune dans une fort jolie statuette de bronze du musée de Karlsruhe⁵ qui, quoique rappelant par certaines formes, par l'inclinaison de la tête du côté de la jambe infléchie, la tradition polyclétéenne, s'en distingue par la grâce générale et l'harmonie des contours ; étroitement apparentée avec le Narcisse ou l'Adonis, dont les meilleures répliques

1. L'omphalos toutefois figure dans des représentations incontestables d'Esculape : CAVVADIAS, Γλυπτά τοῦ ἐθνικοῦ Μουσείου, n^{os} 263, 270.

2. BABELON et BLANCHET, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, p. 264, n^o 623.

3. *Meisterwerke*, p. 488, pl. XXVIII, 1 et 2, XXXII, 3.

4. *Ibid.*, p. 519-520, fig. 95.

5. SCHUMACHER, *Beschreibung d. Sammlung ant. Bronzen z. Karlsruhe*, pl. XXVII.

appartenant au Louvre ont été publiées ici¹, plus récente même à en juger par le traitement plus libre et l'aspect plus mouvementé de la chevelure, elle devait tout naturellement amener le souvenir de cet Esculape imberbe de Scopas auquel nous avons déjà fait une brève allusion. Il ne me semble pas, toutefois, qu'il faille attacher au rapprochement plus que la valeur d'une hypothèse, séduisante peut-être, assurément bien problématique. La statuette de Karlsruhe est celle d'un jeune homme, presque d'un enfant, entièrement nu, debout sur le pied gauche, le corps fortement déhanché, le bras droit pendant à quelque distance de la jambe, le regard dirigé vers la main qui tenait un objet; mais l'objet manque, et, de même que tout à l'heure une pierre gravée, une monnaie seule autorise M. Furtwängler à rétablir ici le bâton avec le serpent enroulé. La comparaison est-elle bien certaine entre la figurine et le médaillon de Marc-Aurèle qui représente un adolescent nu s'appuyant ainsi sur un bâton avec un serpent? je ne sais. Le fût-elle, il resterait toujours que, pour celui-ci même, la dénomination d'Esculape est fort contestée². L'absence de tout vêtement s'écarte trop radicalement du type ordinaire pour n'être point regardée comme une anomalie, et, par cette différence capitale encore, le bronze de Karlsruhe ne peut dans le cas présent servir de terme de comparaison.

Il en est de même du bas-relief connu sous le nom de bas-relief de Gortyne, acquis jadis par Le Bas à Smyrne dans la collection Borrell, rapporté par lui et entré au Louvre en 1845³. Trois divinités reçoivent les hommages d'un adorant placé à droite : une femme drapée et voilée portant une aiguière et deux dieux, l'un debout, jeune et imberbe, ayant pour tout vêtement la chlamyde rejetée derrière le dos, l'autre, plus âgé et barbu, assis, tenant une patère. Nul à coup sûr, sans le texte de Pausanias mentionnant à Gortys en Arcadie un Esculape imberbe de Scopas et sans la tradition qui faisait de la Gor-

1. *Monuments et Mémoires*, t. I, p. 115-128, pl. XVII.

2. WROTH, *Numismatic chronicle*, 1882, p. 301, pl. 14, 3.

3. FROEHNER, *Notice de la sculpture antique*, n° 8; LE BAS-REINACH, *Voyage en Grèce*, p. 112, pl. 124.

tyne de Crète une colonie arcadienne, nul ne se fût avisé de chercher ce dieu dans le personnage nu debout, où l'on voit d'ordinaire un Apollon. L'absence de toute indication est telle que c'est au contraire dans le dieu assis qu'une monographie consacrée à Esculape propose de le reconnaître, accompagné d'Hygie et d'un de ses fils¹.

Les statuettes sorties des fouilles de la Société archéologique d'Athènes à Épidaure ont une tout autre valeur de certitude, et c'est de ces petits marbres, d'époque généralement assez basse et de travail médiocre, mais dont le lieu d'origine et le caractère d'ex-voto garantissent la nature, que doit être rapprochée la statuette du Louvre. Il n'en est pas moins de onze, conservés aujourd'hui au Musée national d'Athènes², qui représentent Esculape debout dans la pose et le costume traditionnels, en l'une ou l'autre des deux variantes qui placent le serpent et l'appui à droite ou à gauche : des onze, l'une précisément offre, en commun avec la nôtre, le caractère que le dieu y est jeune et imberbe³. Offrande de Ctésias à son sauveur, elle mesure trente-six centimètres de haut et a été trouvée avec sept autres dans le temple même. Le bras droit depuis le coude, avec le bâton et le serpent, manquent, mutilation insignifiante en l'espèce vu la fixité du type ; mais la tête était détachée ; M. Cavvadias, tout en proclamant qu'elle s'adapte bien au corps, n'ose affirmer son appartenance ; et de cet accident ressort encore l'intérêt documentaire exceptionnel de la statuette du Louvre.

Si des monuments l'on passe aux textes, voici le peu qu'ils nous apprennent. A Sicyone, dans le temple d'Esculape, était une statue du dieu sans barbe, œuvre de Calamis⁴. Une autre, offrant la même singularité, existait à Phlius ; Pausanias ne nous en indique même pas l'auteur⁵. Enfin Scopas, en même temps qu'une Hygie, avait fait

1. LOEWE, *De Aesculapi figura*, p. 47.

2. CAVVADIAS, Γλυπτικὰ τοῦ ἑθνικοῦ Μουσείου, nos 263-270, 296-298.

3. *Ibid.*, p. 217, n° 270.

4. PAUSANIAS, II, 40, 3 ; OVERBECK, *Schriftquellen z. Geschichte d. bildenden Künste*, n° 515.

5. II, 43, 5.

pour la ville de Gortys en Arcadie un Esculape imberbe¹. Le surnom de Gortynien appartenait encore à un Esculape de Titana en Argolide², et de cette appellation l'on peut conjecturer qu'il se rapprochait de l'Esculape de Scopas.

L'attribution à Scopas sollicite donc assez volontiers l'esprit en présence d'un Esculape imberbe. M. Cecil Wroth, en publiant la statue de Cyrène, n'a pu s'empêcher de s'y reporter, sans méconnaître d'ailleurs que son marbre ne nous en transmettait qu'un souvenir bien éloigné³. Le malheur est que Pausanias ne satisfait que bien rarement notre curiosité. Il n'entre point dans des détails que nous réclamerions, que ses lecteurs eussent trouvés superflus. De l'Esculape de Scopas en particulier, il ne note qu'un trait, à savoir qu'il est représenté n'ayant pas encore de barbe; quant au reste, nous en sommes réduits à nos seules ressources. Il semble pourtant que le maître qui s'écartait aussi résolument de ses devanciers n'avait point dû se borner à innover par le seul caractère juvénile donné au visage. M. Furtwängler, en rattachant à lui le bronze de Karlsruhe, s'est appuyé avec grande raison sur la souplesse générale des formes jointe à la liberté de la chevelure aux mèches relevées. La statuette que nous étudions est d'une condition tout autre. Sans doute le faire en est médiocre et trahit l'époque romaine. Les yeux, notamment, se signalent et par la profondeur donnée à l'angle interne qui se creuse à la rencontre du nez et par l'évidement de l'iris marquant une tache noire. Mais néglige-t-on les détails d'exécution pour s'attacher à l'essentiel, plus d'un trait semble révéler un modèle d'ancien style. La poitrine, par exemple, a gardé, autant qu'on peut le reconnaître sur une œuvre de travail courant, le sillon marqué limitant par en dessous les pectoraux. Les cheveux, eux aussi, sont encore traités en mèches régulières et symétriques, sans ce mouvement qu'y introduisirent les maîtres du iv^e siècle. Rétablissez par l'esprit les parties manquantes, vous serez

1. PAUSANIAS, VIII, 28, 1; OVERBECK, *Schriftquellen*, n° 1152.

2. PAUSANIAS, II, 11, 8.

3. *Ouvr. cité*, p. 50.

en face d'un Esculape ne différant que par l'absence de barbe du type classique, d'ordinaire attribué aux successeurs immédiats de Phidias.

Il est en outre un autre caractère sur lequel il est temps de revenir et dont la coïncidence avec l'aspect imberbe donné au dieu semble suggérer le nom d'un maître non pas postérieur, mais plus ancien, de Calamis. La statuette, telle qu'elle s'offre à nous, n'est à coup sûr qu'une partie d'une œuvre exécutée en plusieurs matières. Ainsi seulement s'explique le fait qu'il en subsiste précisément tout le nu et qu'elle présente des sections régulières et intentionnelles, non des cassures. Qu'il en soit de même dans un grand torse trouvé au Pirée et conservé au Musée national d'Athènes¹, la raison s'en peut trouver dans l'habitude assez fréquente chez les sculpteurs antiques d'employer, lorsque besoin en était, plusieurs blocs de marbre. Dans une statuette d'aussi petites dimensions, le même motif ne saurait exister. Mais, d'autre part, le caractère tout à fait exceptionnel d'un tel travail ne s'y justifie guère qu'en admettant que le dessein de l'auteur a été de rappeler par une réduction similaire une statue connue qui présentait la même particularité. Esculape avait inspiré plusieurs statues de ce genre qui nous sont signalées. Telle était d'abord son image dans le temple d'Épidaure, œuvre de Thrasymédès de Paros, exécutée dans le premier tiers du iv^e siècle, en or et en ivoire. Mais la description de Pausanias nous la fait assez connaître pour nous montrer que la conception en était toute différente. Le dieu y était assis sur un trône, tenant d'une main le bâton et posant l'autre main sur la tête d'un serpent. Deux bas-reliefs trouvés dans les fouilles du sanctuaire nous en ont d'ailleurs gardé des copies. Tel devait être aussi l'Esculape de Colotès. Strabon qui le signale dans la ville de Cyllène le qualifie de remarquable statue d'ivoire². Mais l'on a peine à croire que l'ivoire seul constituât toute la statue, et sans doute était-ce un spécimen de cette sculpture chryséléphantine alors si prisée et

1. *Athenische Mittheilungen*, t. XVII, 1892, pl. IV; CAVVADIAS, n° 258.

2. STRABON, VIII, 3, 4; OVERBECK, *Schriftquellen*, n° 848.

dont nous savons que Colotès fut un des adeptes les plus fidèles. La table qu'il avait exécutée à Olympie et où les vainqueurs déposaient leur couronne d'olivier passait pour un chef-d'œuvre de marqueterie de cette nature. En or et en ivoire était aussi la Minerve qu'il avait sculptée pour Élis et qu'on montra à Pausanias comme une œuvre de Phidias lui-même. De fait, le maître avait eu Colotès, non seulement pour élève, mais aussi pour collaborateur, au moins dans le Jupiter d'Olympie, où trouvait à s'exercer particulièrement son habileté technique. L'époque d'ailleurs est bien celle où semble s'être constitué le type de l'Esculape debout, drapé, tel que nous l'avons défini, d'ordinaire attribué à Alcamène, mais sans raison bien probante, sinon qu'on voyait un Esculape de lui à Mantinée. Nul autre, par suite, ne se fût mieux prêté que l'Esculape de Colotès à être regardé comme le modèle primitif de notre statuette, si l'on était en droit de le supposer sans barbe ; mais, par là même aussi devient bien improbable une dérogation aussi grave à la tradition alors dominante. Faute d'indication dans ce sens, la réunion des deux conditions exigées, aspect juvénile, emploi de matières différentes, nous ramène jusqu'à la statue de Calamis, dont nous avons déjà signalé le type imberbe et dont Pausanias nous apprend en outre qu'elle était chryséléphantine. Il va de soi que prétendre se la figurer d'après le monument qui fait l'objet de cette étude serait puéril. Tout d'abord il n'est point même certain que le dieu y fût debout, non assis. Si l'on penche pour la première solution, — et l'on y est, je crois, autorisé par le silence du texte¹, — restent les attributs, le sceptre et la pomme de pin². Le fait même qu'ils ont disparu montre assez dans quel esprit la copie, si copie il y

1. La monnaie de Julia Domna à laquelle renvoient MM. Imhoof-Blumer et Percy Gardner, et qui est trop fruste pour qu'on puisse y distinguer les détails, représente un Esculape debout (*Numismatic commentary on Pausanias*, pl. H, XIII).

2. La seule représentation d'Esculape avec ces attributs figure sur une boîte en ivoire datant du v^e siècle après J.-C., conservée à Sion en Valais ; encore l'objet tenu dans la main droite me paraît-il, d'après la reproduction, plutôt un rameau d'olivier : le dieu est bien debout, mais il est barbu (*Jahrbücher d. Vereins v. Alterthumsfreunden i. Rheinlande*, t. LII, 1872, p. 127, pl. I).

a eu, a été faite. Même liberté se retrouverait à coup sûr dans l'exécution, si nous avions les éléments pour en juger. Les réserves doivent donc être formelles, et pourtant, dans l'état de nos connaissances sur l'iconographie d'Esculape, est-ce dépasser le champ des hypothèses légitimes que de revendiquer pour prototype de la statuette récemment entrée au Louvre la statue de Calamis?

ÉTIENNE MICHON.